MIETHKE, Jürgen, SCHREINER, Klaus, *Sozialer Wandel im Mittelalter. Wahrnehmungsformen, Erklärungsmuster, Regelungsmechanismen, Sigmaringen*

Joseph Morsel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1457>

DOI : 10.4000/ifha.1457

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Joseph Morsel, « MIETHKE, Jürgen, SCHREINER, Klaus, *Sozialer Wandel im Mittelalter. Wahrnehmungsformen, Erklärungsmuster, Regelungsmechanismen, Sigmaringen* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 1998, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1457> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1457>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

MIETHKE, Jürgen, SCHREINER, Klaus, *Sozialer Wandel im Mittelalter. Wahrnehmungsformen, Erklärungsmuster, Regelungsmechanismen, Sigmaringen*

Joseph Morsel

- 1 Comment une société immobile peut-elle être possible? Si immobilité il semble y avoir, découle-t-elle d'erreurs de perspective scientifique, ou bien d'un discours indigène sur l'immobilité? Et si discours indigène »immobiliste« il y a, quels sont ses effets structurants? Ces questions doivent nécessairement être posées à l'endroit de la société médiévale, dont l'immobilisme est fréquemment postulé (parfois masqué par un pseudo-recours à la notion de »temps long«) et dont nous avons tous entendu dire qu'elle exérait la nouveauté, faisait du changement le fruit d'un jeu arbitraire et transcendantal (cf. le thème de la roue de la fortune) et ne prisait rien tant que le passé, alias le »bon vieux temps«. C'est à cela que se sont consacrés deux colloques, organisés l'un à Bielefeld en 1988 et l'autre à Heidelberg en 1989, dont les actes sont publiés de façon combinée. Après une présentation générale de la problématique (tournée principalement vers la perception médiévale du changement, donc vers les représentations médiévales) et des colloques par les deux directeurs J.M. et K.S., deux contributions théoriques ouvrent le volume, l'une due au sociologue R. STICHWEH portant sur le changement d'un point de vue sociologique (ce qui ne va pas de soi dans la mesure où beaucoup de modèles sociologiques visent à expliquer un état, donc sans profondeur historique, voire la reproduction d'un état, donc une négation du changement...) et qui propose une théorie du changement fondée sur la notion de différenciation, c'est-à-dire la production d'une hétérogénéité sociale là où antérieurement régnait une homogénéité, et que R.S. conçoit avant tout de manière fonctionnelle (autonomisation et spécialisation de fonctions), mais que l'on pourrait également envisager du point de vue des représentations (la production

»intellectuelle« de groupements à partir d'autres groupements). Le rééquilibrage au profit des représentations est réalisé dans le second texte théorique, dû à O.G. OEXLE, qui attire fondamentalement l'attention sur l'écart qui peut exister entre changement social »réel« et sa perception par une société, mais aussi sur les interactions entre les deux aspects: pas de conscience du changement sans existence de transformations, mais aussi pas de transformations sans représentations adéquates, puisqu'aussi bien les hommes du Moyen Age agissent moins en fonction de la réalité que de ce qu'ils considèrent comme réel. Les autres contributions sont des études de cas, dont en définitive assez peu traitent de la problématique définie initialement, celle de l'aller-retour entre changement social et perception du changement: bien »calée« dans l'optique, on peut citer la toute dernière étude, due à N. BULST, qui présente les rapports entre la perception des phénomènes démographiques (et non pas leur réalité scientifiquement chiffrable, sans qu'il y ait d'ailleurs une opposition irréductible) et les choix qui sont faits à partir de cette perception en matière d'imposition fiscale à la fin du Moyen Age, ce qui permet d'ailleurs de comprendre pourquoi les gouvernants de tout poil ont depuis tenté de se doter d'instruments permettant de rendre tendanciellement identiques la réalité et leur perception. A. BLACK, de son côté, montre à travers son étude sur les notions d'»harmonie« et de »conflit« dans la pensée politique à la fin du Moyen Age, que l'on a ici affaire finalement moins à des concepts ou à des aspects concrets, mais à des prénotions qui compliquent l'analyse historique et enlèvent beaucoup de »représentativité« à des auteurs comme Thomas d'Aquin. J. FRIED aborde un autre aspect du problème à travers l'examen des catégories gens et regnum au haut Moyen Age, celui de l'emboîtement des représentations: l'historien d'aujourd'hui travaille sur des représentations médiévales, ici des catégories du discours social, qui entretiennent avec la réalité un rapport malaisé à préciser, et il travaille sur ses catégories à l'aide de ses propres représentations (en l'occurrence celles de l'appartenance sociale), une situation de »double lien« qui impose une double déconstruction. Le reste des contributions traite soit de la perception du changement chez un auteur ou dans une œuvre (auteurs contemporains de Charlemagne, Barberousse et Machiavel; Thomas d'Aquin à plusieurs reprises; Bartolo de Sassoferrato aussi; chroniqueurs urbains italiens ou bernois de la fin du Moyen Age; Duns Scot; Gratien; abbés réformateurs clunisiens des XIIe et XIIIe ss.; Nicolas de Cues, l'auteur de la *Reformatio Sigismundi* et Pierre d'Andlau; Enéas Silvio Piccolomini, Bartole et Balde; auteurs »politiques« de Jean de Salisbury à Jean Bodin; Pierre de Jean Olieu), soit de l'évolution de perceptions sociales (celles concernant le servage). Mais malgré les perspectives »découlées« de ces dernières contributions, on a là un ouvrage-clé pour tenter de commencer à comprendre ce qui finalement constitue l'objet même de l'historien: le changement social.

2 Joseph MORSEL